



SYLVAIN LEDDA

PARIS

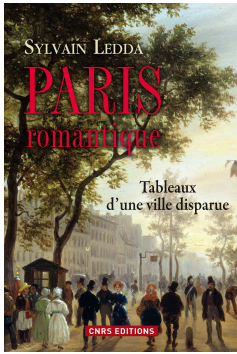
romantique

Tableaux
d'une ville disparue

CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur :



Eugène Sue en a décrit les bas-fonds, Victor Hugo les barricades, Musset les femmes et les jardins. Balzac en fit une pièce maîtresse de son œuvre, entre splendeurs et misères des ambitions qui se heurtent, des illusions qui s'évanouissent, de l'argent qui élève et corrompt. C'était le Paris romantique, le Paris des mansardes et des grisettes, des faubourgs et des barrières d'octroi. Une capitale qui n'avait guère changé depuis l'Ancien Régime

et que les travaux du baron Haussmann défigureront à jamais.

Sylvain Ledda fait revivre cette ville disparue, dévoilant les visages de Paris sous la Restauration et la monarchie de Juillet, des rituels de la vie sociale aux événements qui firent date. Une belle étude en forme de promenade littéraire et historique qui explore les lieux emblématiques du Paris romantique : le boulevard, les jardins, mais aussi les lieux de légendes urbaines, telle la maison du bourreau, objet de fascination et de répulsion. Le livre part aussi à la rencontre de quelques figures du Paris de 1830, poètes, dandys, inconnus en quête de gloire, criminels dont on relate les exactions dans les colonnes des journaux. D'une scène de théâtre à un salon mondain, d'un magasin de nouveautés à une allée du Luxembourg, chaque page invite à redécouvrir Paris à une époque décisive de son histoire.

Professeur de littérature française à l'université de Rouen, Sylvain Ledda est spécialiste du romantisme. Il a consacré de nombreux travaux à cette période, en particulier à Alfred de Musset et au théâtre de la première moitié du XIX^e siècle. Il a également édité les auteurs romantiques, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny et Gérard de Nerval.

Paris romantique

Sylvain Ledda

Paris romantique

Tableaux d'une ville disparue

CNRS Éditions

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Du même auteur

Des feux dans l'ombre. La Représentation de la mort sur la scène romantique, Paris, Librairie Honoré Champion, coll. « Romantisme et Modernités », 2009. Prix Alfred de Vigny 2009.

Alfred de Musset. Les fantaisies d'un enfant du siècle, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 2010.

L'Éventail et le dandy. Musset et l'esthétique de la fantaisie, Genève, Droz, 2012.

Musset, ou le Ravissement du proverbe, Paris, PUF, 2012.

© CNRS Éditions, Paris, 2013
ISBN : 978-2-271-07945-9

Sommaire

Physiologie de Paris.....	11
Douze arrondissements, deux rives	11
Aux barrières.....	17
« Il y fait un peu crotté... ».....	20
<i>Que faire des vieilles pierres ?</i>	23
« <i>Comfort</i> » <i>moderne</i>	24
L'enchanteur des égouts.....	26
Embellir Paris ?.....	28
Soirs de première.....	31
La guerre	33
Des feux de l'amour.....	36
... Aux feux de la rampe.....	37
Meilleur espoir masculin	39
Il ne faut jurer de rien !.....	43
À l'école du désenchantement.....	47
En rouge et noir	47
Épisode de la vie d'un artiste... ..	49
L'itinéraire de Paris à la Ferté-sous-Jouarre.....	53
Germaine, Napoléon et René.....	57

Paris romantique

Paris, capitale romantique	61
Pianos romanesques.....	63
On passe au salon ?.....	68
Esprit, es-tu là ?.....	72
La guerre des jardins.....	77
Aux Tuileries.....	81
Sur les pas de Chateaubriand	88
Le charme discret du Luxembourg.....	90
Au Boulevard !.....	97
Boulevard, miroir.....	99
Vitrine mondaine	105
S. A. R. le dandy.....	113
Superfluités de la mode.....	113
<i>L'aile ou la cuisse ?</i>	119
Big win !.....	130
Paris-bohème, Paris-poème	135
Principes, mœurs et autres vérités bohèmes	137
L'art de s'endetter	140
Le royaume de Rigolette.....	144
1832 : l'année terrible.....	151
Mauvaises nouvelles des étoiles	151
Un mal qui répand la terreur... ..	154
Période bleue.....	158
Choléra mon amour.....	162
À qui la faute ?.....	167
Romantiques, cholériques... ..	171

Table des matières

Sous les pavés, la page !	177
« Sur une barricade, au milieu des pavés »	167
ABC de la barricade.....	185
Funérailles sur barricades.....	192
Voici venu le temps du fait divers.....	199
Crimes à sensations.....	208
On ne badine pas avec Marie.....	212
Ni avec Lacenaire... ..	216
... et Macaire	219
V comme ?.....	222
Monsieur de Paris.....	227
Divertissement parisien.....	228
Chérie, devine qui vient dîner ?.....	230
La veuve en gage.....	236
Le spectacle est terminé	239
Rideau.....	245

Avertissement

La collection « Bibliothèque de la Pléiade » sera abrégée Pl. Sauf exception que nous signalons, les références à l'œuvre de Victor Hugo renvoient aux *Œuvres complètes*, publiées sous la direction de Jean Massin.

Avant-propos

« La forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel. »

Baudelaire, « Le Cygne », *Les Fleurs du mal*.

Dans notre imaginaire collectif, le Paris moderne naît avec les travaux du baron Haussmann. A la fin des années 1850, la ville prend alors l'allure générale que nous lui connaissons, elle adopte une architecture urbaine élégante, brise les entrelacs du « vieux Paris » et laisse place à un espace plus aéré et plus confortable. L'embellissement de Paris ne date cependant pas du Second Empire et la fascination qu'exerce la ville sur ses artistes est fort ancienne. Dans la première moitié du XIX^e siècle, Paris évolue déjà. Le propos de ce livre n'est pas de passer en revue les modifications apportées à la capitale depuis l'Empire jusqu'à la révolution de 1848, mais d'aller à la rencontre d'une réalité disparue, dont la mémoire nous est transmise par le romantisme qui, plus qu'un « moment » de l'histoire littéraire, correspond à une crise profonde des valeurs morales et culturelles. Dans ce contexte, les phénomènes urbains prennent une ampleur nouvelle, et les tableaux de Paris que le romantisme expose redessinent les contours de la ville.

Le genre du « tableau parisien » ne naît pas sous la plume de Baudelaire. Le romantisme multiplie les scènes de rue, les traversées de la capitale, les descriptions mimétiques ou déformées de la réalité urbaine. Hugo, Dumas, Vigny, Musset, Balzac, Nerval offrent dans leurs œuvres des *instantanés* de la capitale, tableaux d'une ville sur le point de disparaître. Tous partagent en effet le sentiment d'assister à un irrémédiable moment de mutation ; tous pressentent, telle une secousse tellurique, le vaste mouvement qui conduit à la représentation d'un Paris nouveau, tout de miroirs et de verres, magistralement décrit par Walter Benjamin¹. L'une des ambitions de cet ouvrage, c'est de redécouvrir Paris à la lumière du romantisme, en cassant certains clichés et en montrant ce jeu de va-et-vient entre la représentation artistique et la réalité urbaine.

Telle la figure du flâneur parisien, le lecteur est invité à une balade dans le Paris de Hugo et de Balzac. Il pourra découvrir, au détour d'une page, une rue, un monument, un jardin. Il rencontrera aussi des figures qui appartiennent aujourd'hui à la légende parisienne ; il pourra enfin s'arrêter devant quelques tableaux disparus, que le ravissement de la littérature rend vivants jusqu'à nous.

S.L.

1. *Paris, capitale du XIX^e siècle* [1939], Paris, Allia, 2003.

Physiologie de Paris

Commençons par l'aspect physique de la moderne Babylone. De l'est à l'ouest, en passant par le sud, Paris, en 1827, était à peu près ce qu'il est en 1854. Le Paris de la rive gauche est naturellement stationnaire, et tend plutôt à se dépeupler qu'à se peupler ; au contraire de la civilisation, qui marche d'Orient en Occident, Paris, cette capitale du monde civilisé, marche du sud au nord ; Montrouge envahit Montmartre.

Alexandre Dumas, *Les Mobicans de Paris*¹.

DOUZE ARRONDISSEMENTS, DEUX RIVES

En 1827, année où Dumas fait débiter l'intrigue des *Mobicans de Paris*, la capitale compte douze arrondissements qui ne correspondent pas vraiment à ceux que nous connaissons aujourd'hui². Dans les premières pages de ce roman publié en 1854, Dumas joue au cartographe, dessine le

1. Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1998, p. 9.

2. La division de Paris en arrondissements est établie le 11 octobre 1795, par la loi du 19 vendémiaire an IV. D'abord divisée en 48 sections, la capitale fut ramenée à douze arrondissements, *a priori* plus faciles à gérer qu'une administration urbaine morcelée. Jusqu'en 1859, chaque arrondissement comporte quatre sections.

décor d'une ville contrastée, montre comment décor urbain et politique sont étroitement liés. Il y a le cœur de la « moderne Babylone » et sa périphérie. Au-delà des douze arrondissements s'étendent en effet les faubourgs, zones mystérieuses et dangereuses aux yeux des citadins.

Douze arrondissements, et non treize. De fait, l'expression populaire « se marier au 13^e arrondissement » signifiait vivre en concubinage, de façon immorale, comme nous le rappelle malicieusement Balzac dans une page de son roman *Béatrix* :

[...] deux ans après avoir été quitté par Béatrix dont l'esprit l'humiliait assez souvent, le marquis ne fut blâmé par personne de se marier au treizième arrondissement de Paris avec une Béatrix d'occasion³.

Lors de la création des vingt arrondissements actuels, en 1859, personne ne voulut entendre parler du 13^e. Quand on proposa de l'attribuer à l'actuel 16^e arrondissement, ce fut une levée de boucliers. Il était hors de question que les classes possédantes se voient affublées de ce chiffre horrible. Les pauvres durent s'accommoder du fatidique treize et n'eurent guère le choix : les anciennes zones malfamées de la capitale, au sud des faubourgs Saint-Marcel et Saint-Jacques, héritèrent du chiffre porte-malheur, et le quartier fut d'emblée considéré comme dangereux.

La répartition géographique des arrondissements de part et d'autre de la Seine dessine la carte du Paris romantique,

3. Honoré de Balzac, *Béatrix*, Madeleine Fargeaud-Ambrière (éd.), Pl., t. II, 1976, p. 898.

avec ses tensions sociales et ses échanges culturels. L'histoire de Raphaël de Valentin dans *La Peau de chagrin* permet de comprendre le fonctionnement des arrondissements et surtout d'apprécier l'antagonisme qui sépare les deux rives de Paris. Dans ce récit de Balzac publié en 1831, le royaume de l'or et de l'argent s'épanouit rive droite ; les banquiers, les avocats, mais aussi les tripots du Palais-Royal y prospèrent – même le cœur de Raphaël, le héros, bat rive droite. Son coup de foudre pour Pauline se produit en effet aux Italiens, salle Favart. La rive gauche, au contraire, renvoie le lecteur au passé – mais aussi à quelques moments de bonheur vécus par Raphaël au Luxembourg ou dans l'hôtel qu'il a acheté rue de Varenne... C'est aussi rive gauche, quai Voltaire (où vécut Musset), qu'il découvre la fameuse peau de chagrin chez un mystérieux antiquaire. D'une rive à l'autre, le lecteur du temps de Balzac peut retrouver dans le roman une réalité sociale et politique autant que géographique⁴.

4. Comme le note à juste titre Paule Petitier, « [...] le Paris de ce roman n'a pas de centre. Les lieux cités le partagent nettement en deux : le Paris de la rive droite, celui des nouveaux pouvoirs et de la consommation (rue Joubert, chez Taillefer, rue Taitbout, etc.), et celui de la rive gauche, voué à la retraite (hôtel Saint-Quentin, hôtel de la rue de Varenne) et à la science (Jardin des Plantes). Entre les deux, la Seine n'apparaît que comme lieu de la mort. Le Palais Royal, premier endroit cité dans le roman, dit l'énucléation de Paris. Construit pour Philippe d'Orléans, rattaché donc à la maison régnante au moment où écrit Balzac, il n'est représenté que par un tripot dans lequel Raphaël vient jouer, et perdre, sa vie. » *Romantisme*, vol. XXXIV, n° 123, 2004, p. 10.

À cette époque, la rive gauche ne compte que trois arrondissements, la rive droite, en pleine expansion, neuf. Les 2^e et 3^e arrondissements, qui correspondent *mutatis mutandis* au 9^e et au sud du 17^e actuels, accueillent la fine fleur du romantisme. Le quartier des Grands-Boulevards, où sont les passages couverts et les panoramas, créés à partir de 1822, est prisé par la jeunesse dorée : Musset et Balzac y situent des scènes clés de leurs récits. C'est là, entre la rue Lafayette, Magenta et les Grands-Boulevards, que se situe le « triangle d'or » de l'époque. En témoignent les différents lieux de résidence de Heine. Comme beaucoup de jeunes provinciaux et d'étrangers, il s'installe d'abord à l'hôtel, où la vie matérielle est facilitée par un grand nombre de prestations de services, parmi lesquels les cabinets de lecture, bien plus nombreux dans les arrondissements de la rive droite⁵. Sa situation matérielle s'améliorant, il emménage rue des Martyrs puis dans les quartiers élégants du nord-ouest de Paris, avant de terminer sa course aux Champs-Élysées. Théophile Gautier, lui, habite rue de Navarin, dans un quartier où l'on rencontre également Berlioz, Delacroix, Liszt, Musset, Géricault, Sand ou Chopin... Le véritable centre intellectuel et artistique de Paris se trouve dans ces quartiers de la rive droite. C'est là qu'il faut vivre et paraître si l'on veut participer pleinement aux échanges et aux événements culturels du moment.

Balzac nous enseigne que c'est aussi rive droite que négociants et banquiers se font bâtir des immeubles cossus. La

5. Voir Françoise Laurent, « Les Cabinets de lecture dans Paris : pratiques culturelles et espace social sous la Restauration », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 34^e année, n° 5, 1979, p. 1016-1038.

haute bourgeoisie, l'aristocratie d'Empire et les nouvelles puissances de l'argent élisent domicile faubourg Saint-Honoré ou rue de la Chaussée-d'Antin. Les quartiers de la Bourse et de l'Opéra correspondent aux sphères financières où s'épanouissent les fortunes récentes, dont le nom s'est ciselé au prestige de l'argent.

Rive gauche, on retrouve l'aristocratie ancienne, qui occupe les 10^e et 11^e arrondissements (6^e et 7^e arrondissements actuels). Là s'élèvent les beaux hôtels du faubourg Saint-Germain. Les fortunes y sont moins considérables que rive droite, mais les titres de noblesse plus prestigieux, et l'on n'y a que mépris pour les parvenus de l'autre rive.

Quant au cœur historique de Paris (l'île de la Cité, le Marais, la Bastille et le faubourg Saint-Antoine), il est occupé par une population mixte, fort pauvre le plus souvent. L'habitat relève parfois du taudis autour de Notre-Dame. Aux alentours de la place Maubert, les ruelles étroites favorisent également l'augmentation de la criminalité. Certaines rues du 12^e arrondissement (actuellement 4^e) sont de véritables coupe-gorge. On ne s'y aventure pas, sauf virtuellement, dans les romans d'Eugène Sue ou de Dumas ! En temps d'épidémies, ces quartiers défavorisés connaissent la plus forte mortalité de la capitale. L'île de la Cité reste l'un des lieux des plus malfamés de Paris. Eugène Sue y situe même l'ouverture de son épopée criminelle, *Les Mystères de Paris*. L'*incipit* donne le ton :

Le 13 décembre 1838, par une soirée pluvieuse et froide, un homme d'une taille athlétique, vêtu d'une mauvaise blouse, traversa le pont au Change et s'enfonça dans la Cité,

dédale de rues obscures, étroites, tortueuses, qui s'étend depuis le Palais de Justice jusqu'à Notre-Dame⁶.

Une loi commune unit pourtant les douze arrondissements et les deux rives, qui ne dépaysera pas le lecteur parisien d'aujourd'hui : les loyers y sont hors de prix. Dans les années 1830, Paris est une ville chère. Le logement et les moyens de se chauffer sont inaccessibles aux plus pauvres qui s'entassent dans des réduits sans feu et mal éclairés. L'entrelacs des ruelles du vieux Paris n'offre que des appartements vétustes et exigus. Évoquant ses propres déboires de locataire dans ses *Promenades et Souvenirs*, Nerval constate, au début des années 1850, qu'« il est véritablement difficile de trouver à se loger dans Paris⁷ ». Cette donne économique explique aussi la vivacité des tensions lorsqu'éclatent les insurrections et les mouvements de révolte. Au-delà des motivations politiques, les raisons économiques – conditions de vie à Paris en tête – justifient et légitiment l'action révolutionnaire. Les douze arrondissements présentent ainsi une série de tensions. Au-delà de cette zone précisément établie, les barrières constituent des espaces interlopes, où la misère coudoie le crime.

6. Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, Francis Lacassin (éd.), Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1989, p. 32.

7. *Œuvres complètes*, t. III, Claude Pichois (dir.), Paris, Gallimard, Pl., 1993, p. 667.

1825, l'exécution du parricide Jean Martin lui soulève à nouveau le cœur, d'autant plus que le châtement réservé au parricide présente un surcroît de cruauté : on lui coupe la main droite avant de le décapiter. Les jours de parricide sont donc particulièrement prisés du public parisien.

Au pont au Change, la foule était si épaisse qu'il devint difficile d'avancer. MM. Victor Hugo et Jules Lefèvre purent cependant gagner la place. Les maisons regorgeaient de monde. Les locataires avaient invité leurs amis à la fête ; on voyait des tables couvertes de fruits et de vins ; des fenêtres avaient été louées fort cher ; de jeunes femmes venaient s'accouder à l'appui des croisées, verres en main et riant aux éclats ou minaudant avec des jeunes gens. Mais bientôt la coquetterie cessa pour un plaisir plus vif : la charrette arrivait¹⁴.

Les fenêtres sont louées comme des loges de théâtre où l'on attend joyeusement le supplice. Le passage du condamné sur la charrette d'infamie, la tête couverte d'un voile noir, les gestes du bourreau et les dernières paroles du condamné forment un rituel immuable. Quand quelque coup de théâtre vient s'y ajouter, le public est aux anges. Certains condamnés trébuchent, d'autres affichent une morgue insolente, lancent une formule éclatante au moment de mourir. Un tel suspens fait les délices du public.

Certaines exécutions suscitent toutefois une véritable polémique et des réactions de rejet. Celle des Quatre Sergents de La Rochelle, le 21 septembre 1822, marque durable-

14. Adèle Hugo, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, vol. II, *op. cit.*, p. 190-191.

ment la capitale et l'opinion publique. Pommier, Bories, Raoulx et Goubin ont entre 20 et 26 ans et appartiennent au 45^e Régiment de ligne, basé à La Rochelle. Quel est leur crime ? Républicains convaincus, ils appartiennent tous les quatre à la Charbonnerie, mouvement secret qui s'oppose à la politique de la Restauration, avec, à sa tête, le très populaire marquis de La Fayette. Dénoncés, accusés de complot, les sergents sont jugés et condamnés à mort (jusqu'en 1832, le crime politique conduisait à l'échafaud). L'opinion publique est frappée par le sens de l'honneur et par le comportement héroïque des quatre militaires. En refusant de dénoncer leurs chefs, ils ont incarné une loyauté sans faille. Le jour de leur exécution, place de Grève, une foule immense les accompagne, pas seulement pour proférer des injures. Pour nombre de Parisiens, ils sont des martyrs, comme en témoignent les chansons qui circulent dans Paris dès le lendemain de leur mort. En 1830, on les célèbre comme des héros de la patrie, et à chaque révolution parisienne, en 1848, en 1871, ils sont brandis comme des étendards. En mai 1968, au cimetière Montparnasse, leur tombe sera fleurie par des étudiants.

Après la révolution de juillet 1830, l'opinion publique voit d'un autre œil l'ancienne place de Grève devenue celle de l'Hôtel de ville. Peut-on encore guillotiner dans un lieu qui a été témoin de ces martyres républicains, puis des morts héroïques de juillet 1830 ? Le sang des citoyens a rougi le parvis de l'Hôtel de ville et des voix s'élèvent pour dire qu'il ne faut pas mêler le sang des criminels à celui des héros de Juillet. Par ailleurs, la mise à mort publique, que les progressistes considèrent comme un reliquat des temps barbares, est discutée et remise en cause. La parution en